

GASPARD KENIG

Humus



Humus

Du même auteur

Romans

L'Enfer, L'Observatoire, 2021.

Kidnapping, Grasset, 2016.

La Nuit de la faillite, Grasset, 2013.

Un baiser à la russe, Grasset, 2006 (prix Publicis).

Octave avait vingt ans, Grasset, 2004 (prix Jean-Freustié).

Essais

Contr'un. Pour en finir avec l'élection présidentielle, L'Observatoire, 2022.

Simplifions-nous la vie !, avec Nicolas Gardères, L'Observatoire, 2021.

Notre vagabonde liberté. À cheval sur les traces de Montaigne, L'Observatoire, 2021.

Tracts de Crise (N° 48) – Ralentir, Gallimard, 2020.

La Fin de l'individu. Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle, L'Observatoire, 2019.

Voyages d'un philosophe aux pays des libertés, L'Observatoire, 2018.

Time to Philo, Larousse, 2017.

Les Aventuriers de la liberté, Plon, 2016.

Le Révolutionnaire, l'Expert et le Geek. Combat pour l'autonomie, Plon, 2015 (prix Turgot, prix Zerilli-Marimò de l'Académie des sciences morales et politiques).

Leçons sur la philosophie de Gilles Deleuze, Ellipses, 2013.

Leçons de conduite, Grasset, 2011.

Les Discrètes Vertus de la corruption, Grasset, 2009.

Gaspard Kœnig

Humus

L^Éditions de
L^Ébservatoire

ISBN : 979-10-329-2783-0

Dépôt légal : 2023, août

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2023
170 bis boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

I

« Ver de terre, d'abord, ce n'est pas très gentil comme nom, c'est fait pour blesser. Il vaut mieux parler de lombrics pour leur redonner un peu de dignité scientifique. Famille : *lombricidae*. Espèce : *lombricus terrestris*. Et ces lombrics représentent la première biomasse animale terrestre. Autrement dit, si on les met tous sur une balance, ils pèseront plus lourd, et de loin, que les *Homo sapiens*, les éléphants et les fourmis réunis. Pour donner un ordre de grandeur, il y en a entre une et trois tonnes à l'hectare, en tout cas dans les sols où l'homme n'a pas posé ses sales pattes. »

Cette courte vidéo du professeur Marcel Combe qui circulait sur Youtube avait donné envie à Arthur de venir assister à sa conférence. Mais en entrant dans l'immense amphi quasi vide et qui sentait le neuf, entre ces murailles de bois reconstitué qui voulaient donner un cachet « nature » et ne parvenaient qu'à souligner le squelette de verre et d'acier des bâtiments alentour, parmi ces étudiants dispersés dans les travées et qui n'échangeaient pas un regard, Arthur se sentit découragé. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé ses études d'agronomie.

Arthur se demandait par quelle aberration on avait déménagé AgroParisTech dans le désert bétonné du plateau de Saclay.

La promo précédente avait encore pu passer sa première année d'école au château de Grignon, au milieu de trois cents hectares de champs et de forêts. Des générations d'étudiants avaient appris là-bas à traire les brebis et à baiser dans les taillis. Au lieu de quoi, Arthur devait badger vingt fois par jour sur les portiques et se repérer dans un dédale de couloirs anonymes où seuls changeaient les numéros sur les portes. Depuis six mois qu'il avait intégré l'école, il n'avait jamais aussi peu vu la nature. Dehors ne gazouillaient que les bulldozers éventrant le sol. Les chambres étudiantes ressemblaient aux salles de cours qui elles-mêmes ressemblaient à des vestiaires de gym. Il est certain que l'on gagnait du temps sur ce campus où tout était à disposition, mais du temps pour quoi faire ? Pour mater du porno, pour travailler encore et encore sur les meilleures formules chimiques ? Qui avait envie de boire un verre dans une cafèt nettoyée deux fois par jour ou de chanter dans un bureau des élèves posé au milieu du terre-plein central comme un bocal à poissons ?

Dès le premier jour, Arthur s'était considéré en exil. Autrefois une des terres les plus fertiles de France, le plateau de Saclay avait été transformé en désert fonctionnel, une interminable zone commerciale où les enseignes auraient été remplacées par « Polytechnique », « Télécom » ou « École normale supérieure ». On prétendait y rassembler les meilleurs cerveaux de France, étudiants comme chercheurs. Mais que devient un cerveau prisonnier d'un espace implacablement géométrique, aveuglé par les néons blafards des couloirs, immergé dans une forêt de grues ? Une supermachine atrophiée, prête à se reproduire avec d'autres supermachines pour concevoir un monde de supermachines. Était-ce la mission que l'on fixait désormais aux futurs ingénieurs agronomes d'AgroParisTech ? Apprendre les bons éléments de langage sur l'agriculture

régénérative pour transformer en toute bonne conscience les fermes françaises en usines à viande couvertes de panneaux solaires ?

Le plus pervers dans cet aménagement consistait à introduire quelques touches champêtres, comme un regret. Après avoir monté un interminable escalier depuis l'arrêt du RER B, l'étudiant haletant avait la surprise de pénétrer dans un petit bois puis dans un champ de roseaux avant de retrouver les allées pavées et le gazon tondu à ras. Sur le campus lui-même, une noue soigneusement délimitée préservait quelques mètres carrés de nature sauvage. Autour de la minuscule plage de gravier s'étaient réfugiés des touffes d'herbes hirsutes, des joncs lançant leurs fleurs havane en bouquets et quelques renoncules flottant sur l'eau comme des marguerites géantes. Mare au diable pour promeneur de l'anthropocène.

De toute façon, Arthur s'était juré que cet exil serait provisoire. Une fois obtenu le diplôme que la société exigeait de lui, il serait quitte. Quand on lui demandait dans quel secteur d'activité il envisageait de se lancer à la sortie de l'école, il répondait : « cultiver mon jardin ». C'était flou mais sincère.

Arthur se trouvait toujours à l'entrée de l'amphi, hésitant. Il aurait sans doute tourné les talons s'il n'avait aperçu ce garçon aux cheveux blonds bien peignés et aux pommettes marquées. Tout en lui respirait la bonne santé et la paix d'esprit : son T-shirt gris qui laissait deviner un corps fin et musclé ; son ordinateur sagement fermé sur la table devant lui ; son air impassible, attendant les événements sans se dandiner sur son siège ni tripoter son téléphone. Arthur le trouva singulier, très différent de la foule de leurs semblables qui s'agitaient sur eux-mêmes. Il s'avança jusqu'à lui et déplia le siège d'à côté. Le garçon blond déplaça son ordinateur pour faire de la place

et tendit sans façon la main à Arthur, comme s'ils se croisaient sur un stand de foire agricole. Une telle spontanéité n'était pas habituelle, même parmi les étudiants. Surtout parmi les étudiants.

– Salut. Kevin. Kevin sans accent sur le « e ».

C'est drôle, se dit Arthur, il n'a pas une tête de Kevin, encore moins de Kevin sans accent sur le « e ». Il se reprocha immédiatement cette pensée stupide et se présenta à son tour. Kevin lui sourit sans rien dire. Ils ouvrirent tous les deux leur ordinateur. La conférence allait commencer. Titre : « Avancées et défis de la géodrilologie ». Géodrilologie, la science des vers de terre. Autant dire que, pour cet exposé qui ne figurait dans aucune partie du cursus obligatoire, il n'y avait pas foule.

– Je n'aurais peut-être pas dû venir, murmura Arthur pris d'un dernier remords. J'ai un TD à rendre pour demain.

– Il ne faut pas dire ça, intervint Kevin. C'est très cool, les vers de terre.

– Pourquoi ? Parce qu'on peut les couper en petits morceaux ?

– Non. On les tue en faisant ce genre de bêtises.

– Alors, pourquoi c'est cool ?

– Déjà, ils sont hermaphrodites. Pas très fréquent chez les animaux. C'est ce qui me fascinait quand j'étais gosse. Mâle et femelle à la fois.

– À ce compte-là, les escargots aussi... dit Arthur en se levant.

Trop tard. Marcel Combe, « spécialiste mondialement reconnu », comme prétendait l'affiche qui annonçait la conf, fit son apparition. Arthur reprit sa place. Après tout, pourquoi pas. Il était déjà intrigué par le conférencier. Il aurait imaginé un laborantin au teint cireux. C'était un vieux lion de plus de quatre-vingts ans, crinière bouclée, regard clair, gueule de boxeur, larges épaules. Il était vêtu avec soin. Son costume

sombre lui donnait un air d'importance. Sa cravate à pois était retenue par une pince en argent. Les vers de terre avaient leur Jean Gabin.

Le professeur Combe savoura son effet. Il parcourut d'un regard blasé l'assistance clairesemée puis contempla le dispositif électronique dernier cri incrusté dans le bureau en bois massif de l'estrade.

– Mazette ! Vous êtes gâtés, commenta-t-il d'une voix éraillée.

Murmures dans la salle. Les étudiants des grandes écoles adorent secrètement qu'on leur rappelle leurs privilèges.

– Ils ont dû en tuer des vers de terre, pour construire ce campus !

Silence. Arthur pensa à la scène de *Sept ans au Tibet* où les moines bouddhistes de Lhassa sauvent à la main les vers de terre avant de couler les fondations d'un bâtiment. Les architectes occidentaux ne prenaient pas ces précautions. Arthur guetta la réaction de Kevin qui restait droit sur sa chaise, les doigts prêts à frapper le clavier à la première information digne d'être notée.

– Je me présente. On va aller vite sur les diplômes : je n'ai pas été plus loin que le certificat d'études. J'ai commencé comme jardinier. Je me suis fait sur le tas. Et puis j'ai été directeur de recherche à l'Inra, qui si j'ai bien compris va déménager ici, à côté de chez vous. Ils auront de très jolis labos et pourront passer encore moins de temps sur le terrain, dans les champs. Comme ça, ils diront encore plus de conneries.

Léger hoquet. L'Inra, Institut national de la recherche agronomique, ce n'est tout de même pas rien. Arthur se demanda s'ils avaient affaire à un génie des sciences ou à un complotiste taré. Kevin attendait toujours face à son écran, la barre du curseur clignotant sur le document vierge.

« Ce sont les lombrics, vous le savez, qui assurent l'essentiel de la vie du sol. Grâce à leur incessante digestion, qui leur permet d'ingérer chaque jour l'équivalent de leur propre poids, ils décomposent les matières organiques en éléments biogènes qui pourront ensuite alimenter les plantes. On estime que les lombrics avalent et rejettent chaque année trois cents tonnes à l'hectare. Oui, vous avez bien entendu, trois cents tonnes ! En fait, la terre sur laquelle vous marchez, la terre qui nous donne à manger, c'est en bonne partie du lombrimix, c'est-à-dire du caca de ver de terre. Voilà pourquoi le grand Charles Darwin estimait que notre lombric est l'animal le plus important de l'évolution naturelle. Sans lui, tout s'écroule. »

– Ah oui, Darwin, murmura Arthur.

De vieux souvenirs d'une biographie de Darwin lui revinrent.

– C'est son dernier livre, expliqua-t-il d'autorité à son voisin. Il a passé des années à étudier les vers de terre dans son jardin. Kevin hocha la tête.

« ... deux cent soixante-dix tonnes par hectare et par an ! », s'exclama le professeur.

Arthur avait perdu le fil du cours. Il nota le nombre mécaniquement.

« Darwin s'était contenté de calculer le poids des excréments déposés à la surface. Je suis le seul à avoir calculé le poids total du lombrimix, y compris sous terre. Le seul depuis Darwin ! »

Arthur et Kevin échangèrent un regard amusé.

« ... donc j'espère que vous serez désormais plus polis avec les lombrics. »

Marcel Combe avait planté le décor avec ses chiffres, ses références et ses formules mille fois assésés, probablement suffisants pour ébaubir des salles de béotiens. Mais son auditoire restait sceptique. Les études d'agro consistent en bonne partie à écouter des spécialistes expliquer l'importance vitale

de leur domaine et l'injustice qui le frappe, avant de plaider pour davantage de financements. Marcel Combe sortit alors sa carte maîtresse : la reproduction du ver de terre.

« Les mœurs des lombrics sont tout à fait fascinantes. Contrairement à leurs ancêtres marins, les lombriciens terrestres sont hermaphrodites. Chaque individu est doté d'un sexe mâle, parfois sous la forme d'un minuscule pénis, et d'un sexe femelle. »

Kevin eut un sourire entendu à l'attention d'Arthur.

« La copulation se fait tête-bêche. La chose peut durer plusieurs heures, ce qui met en perspective nos performances, à nous autres humains ! »

À peine deux ou trois gloussements étouffés. Les blagues de Marcel Combe n'étaient à l'évidence pas adaptées aux étudiants d'AgroParisTech. Arthur n'avait qu'une obsession, celle de ne pas finir comme ça. En vieux scientifique paillard.

« Les deux partenaires vont échanger leur sperme sans le mélanger. Ensuite, côté femelle, chacun va fabriquer des ovules puis emballer le tout dans un cocon qu'il déposera sur le sol. Il ne reste plus à la fécondation qu'à advenir toute seule si je puis dire, en tout cas à l'extérieur du corps parental. Ensuite, l'embryon deviendra larve et le vermisseau percera son cocon comme des milliards de milliards de vermisseaux depuis plus de deux cents millions d'années, accomplissant sa mission d'entretien de notre terre pour laquelle nous lui sommes si peu reconnaissants. »

La chute était assez jolie. Mais il fallut que Marcel Combe gâche tout.

« Au fond, la reproduction du ver de terre, c'est du sexe homo suivi par une PMA entre filles. »

L'amphi se réveilla enfin. « Mais c'est qui, ce vieux con ? », s'exclama Arthur auprès de son voisin qui rigolait franchement.

Plusieurs étudiants se levèrent, scandalisés. Ils firent comprendre en termes crus à Marcel Combe qu'on ne plaisantait pas avec ces sujets-là. Et surtout pas de cette manière.

« Mais n'y voyez aucun jugement de ma part... », se défendit-il maladroitement. Il était davantage habitué à un public d'agriculteurs âgés qui se régalaient de ses sorties « politiquement incorrectes », comme il disait lui-même avec fierté.

Personne n'aurait pensé qu'une conférence sur les vers de terre puisse susciter une telle effervescence. Comme les étudiants d'AgroParisTech sont bien élevés, la plupart se contentèrent d'envoyer des tweets furieux #lombrifacho. Certains sortirent de la salle en menaçant Marcel Combe des pires rétorsions. Arthur hésita à les suivre. Mais un coup d'œil à son voisin qui attendait posément la suite, l'air ravi, l'en dissuada.

– Ça ne te choque pas ? demanda-t-il quand même à Kevin.

– Non, c'est plutôt drôle.

Le professeur passa une main hésitante dans sa crinière blanche. Avec leurs taches et leurs plis, les mains trahissent ceux qui ne font pas leur âge. Elles prennent les rides qu'on économise ailleurs. Le spectacle de Jean Gabin ainsi défait, sorti de scène, n'était une victoire pour personne.

Marcel Combe soupira. « Je vais à présent partager avec vous les résultats de cinquante ans de recherche... », reprit-il en s'accrochant à ce qui, dans ce monde qu'il ne comprenait plus, pouvait encore lui valoir d'occuper une place. Cinquante ans dans les champs et les laboratoires, à tripoter, observer, mesurer, disséquer des vers de terre. Cinquante ans à publier des articles de recherche lus par une poignée d'obscurs géodrilologues. Cinquante ans à essayer des quolibets ou des regards gênés à chaque fois qu'on lui demandait son métier.

Son exposé, décliné avec une rigueur froide, chiffres et graphiques à l'appui, enchantait Arthur. Il découvrit tout un univers

souterrain. Les espaces infinis qui fascinent les philosophes ne se trouvent pas au-dessus de nos têtes mais sous nos pieds. Les vers de terre transforment le sol en un dédale de chemins, de croisements, de puits et de cachettes. Chaque mètre carré de sol dissimule cinq mètres de galeries, un réseau encore plus dense que celui des pyramides. Ce sont elles qui permettent de remonter depuis les entrailles de la Terre les éléments nutritifs nécessaires à la vie et, inversement, qui drainent l'eau de pluie pour la garder en réserve. Sans cette architecture complexe, les sols se tassent, l'eau ruisselle en surface et les plantes restent affamées.

Les vers de terre sont des pharaons aveugles. Ils prennent le temps de vivre, souverains d'eux-mêmes et maîtres de leur horloge biologique. Fuyant la lumière, ils sillonnent lentement leur royaume, se rétractant et s'allongeant comme des accordéons. Ils ne risquent pas de s'étouffer : ils respirent par la peau. Pour ne manquer de rien, ils entreposent leurs propres déjections et les réingèrent après fermentation. L'hiver, ils hibernent, roulés en boule dans une léthargie profonde. L'été, ils fuient la chaleur et se regroupent dans des chambres au frais, descendant plus profond à mesure que la température du sol augmente. Ils discutent en laissant passer la sécheresse. À leur mort au bout de deux ou trois ans, lorsqu'ils comparaissent devant Osiris qui pèse les cœurs, ils sont les champions : ils en possèdent cinq.

Naturellement, il y a ver de terre et ver de terre. On en recense plus de cinq mille espèces réparties sur tous les continents. Le professeur Combe les avait étudiées en détail. Il avait minutieusement reconstitué leur destin biopaléogéographique en fonction de la tectonique des plaques. Il était allé les palper aux quatre coins du monde. Il avait inventé d'innombrables expérimentations. Kevin tapait sans discontinuer sur son

clavier. Ce qui séduisait le plus Arthur, c'était l'humilité scientifique qui perçait sous les rodomontades du vieux tribun. Marcel Combe ne cessait de rappeler le caractère balbutiant de la géodrilologie et, plus largement, de l'étude des sols. Il est certain que la pratique intensive de la géodrilologie, discipline ignorée du grand public et méprisée des autres chercheurs, doit inviter à la modestie.

« Personne ne peut décrire aujourd'hui le fonctionnement d'une motte de terre, expliqua le professeur. Le microscope révèle une diversité invraisemblable. Pas un millièmètre qui ressemble à un autre. On trouve des bactéries, des levures, des molécules organiques mortes, des particules minérales, bref des millions d'éléments disparates dont la plupart nous sont encore totalement inconnus. Et pourtant, la motte fonctionne ! Elle respire de l'oxygène et exhale du gaz carbonique. Comment ? Par quel miracle biophysicochimique ? Nul ne peut le dire. »

À une époque où le moindre geek prétend réinventer le monde, Arthur trouvait réconfortant de découvrir en Marcel Combe un vrai savant : un esprit curieux qui sait ce qu'il ne sait pas.

Après plus d'une heure trente d'une conférence assez technique, l'incident était oublié mais l'attention des étudiants d'AgroParisTech avait sensiblement chuté. En jetant un regard à la ronde, Arthur constata que la plupart des ordinateurs étaient ouverts sur une page Facebook ou Insta. Lui-même avait commencé à traiter ses mails.

L'amphi fut ranimé par la longue péroration de Marcel Combe, qui décrivit avec une emphase de vieil acteur le désastre écologique en cours. Labour profond et épandage de pesticides ont décimé la population lombricienne dans la plupart des cultures, la réduisant à quelques dizaines de

kilos par hectare. Le sol devient alors hors-sol, un support compact et dévitalisé, une étagère géante où l'on déverse des engrais pour récupérer des produits commerciaux sous forme de plantes sans goût. D'où les glissements de terrain, l'épuisement des nappes phréatiques, et bien sûr l'appauvrissement vertigineux des écosystèmes. La « technoscience », comme disait Marcel Combe, avait tourné le dos à la science ; le productivisme agro-industriel avait ruiné la fertilité naturelle ; et l'humanité était parvenue à détruire en quelques décennies le subtil équilibre obtenu par des millions d'années d'évolution biologique. « Sans vers de terre, résuma Marcel Combe, plus de terre. Ce n'est pas un hasard si l'astrophysicien Hubert Reeves explique que la disparition du ver de terre est au moins aussi préoccupante que la fonte des glaciers. » Arthur se sentit accablé. Voilà qui n'allait pas arranger ses crises d'éco-anxiété.

Pourtant, à en croire Marcel Combe qui n'aimait pas désespérer son auditoire, le ver de terre pourrait devenir notre meilleur allié. Il est d'abord possible de le réintroduire dans les sols par inoculation, une méthode découverte il y a un siècle par un certain Mr Ashmore, fermier de Nouvelle-Zélande. Mieux encore, on peut le mettre au travail pour traiter les déchets de l'humanité. Le professeur Combe se lança dans un éloge du vermicompostage, qui consiste à nourrir une colonie de lombrics avec nos rebuts de matière organique, du carton aux épiluchures de patates ; quelques mois plus tard, les voilà transformés en vermicompost fin et inodore, une poudre noire prête à l'emploi pour engraisser les plantes en pot comme les cultures en champs. « Pour les particuliers, il existe aujourd'hui des petits meubles très élégants que l'on peut mettre dans sa cuisine, précisa Marcel Combe : on empile

des tiroirs les uns par-dessus les autres, en mettant les déchets en haut, et en extrayant tout en bas du compost sous forme solide et liquide. »

– Imagine ce truc dans nos turnes, glissa Arthur.

– À tous les coups, un teubé finira par shooter dedans, compléta Kevin. Va expliquer ça au gérant. Des milliers de petits vers roses qui se baladent partout.

Arthur partit d'un rire forcé, s'attirant un froncement de sourcils réprobateur de Marcel Combe.

« Vous rirez moins, continua le professeur, en découvrant les potentialités industrielles du vermicompostage, que je rebaptiserai alors : une lombripolytechnique. »

C'était le moment du rêve. Le rêve de Marcel Combe et de ses lombrics sauvant l'humanité pécheresse.

« On pourrait construire de véritables usines où des milliards de vers s'activeraient dans des bacs géants pour notre bien à tous. Lombricompostage, lombrifiltration, lombristri : tout est possible avec ces animaux-là. Les expériences, je les ai faites. Elles sont concluantes. Il suffirait d'investir un millième, un millionième des sommes qui sont aujourd'hui consacrées à créer des idioties numériques pour fertiliser les sols, recycler les ordures des villes, épurer les eaux usées, traiter les effluents d'élevage et éliminer le lisier. En un mot, pour résoudre l'essentiel de nos problèmes. Une seule chose me désole : ne pas voir ça de mon vivant. Je nourrirai les vers avant que les vers ne vous nourrissent. »

Arthur entendit quelques ricanements. Marcel Combe s'était redressé et portait son regard au loin, au-dessus des étudiants occupés à se gratter le nez ou à liker un post. Il était tout seul sur son estrade. Il savait que personne n'y croyait. Trop simple pour être vrai.

« Qu'est-ce que l'Homme ? s'exclama Marcel Combe que plus rien ne pouvait arrêter. Étymologiquement, rien d'autre que de l'humus. Voilà pourquoi c'est l'humus qui sauvera l'Homme. »

Une salve d'applaudissements ennuyés salua cette dernière phrase. Arthur claqua énergiquement dans ses mains. Kevin aussi. Leur gentil tapage consola peut-être un peu le patriarche des vers de terre.

« Je ne prends pas de questions », dit hautainement Marcel Combe en rassemblant ses feuillets.

*

Les deux garçons restèrent papoter à la sortie de la conférence. L'enthousiasme de l'un renforçait celui de l'autre. S'ils ne s'étaient pas rencontrés, cette conférence se serait probablement fondue dans le flot des enseignements quotidiens. Mais ils avaient trouvé là le prétexte parfait pour nouer une amitié.

Les longues soirées du plateau de Saclay furent ainsi consacrées à approfondir leur connaissance des lombrics. Ils s'abonnèrent aux quelques rares blogs spécialisés et lurent la bible publiée par Marcel Combe. Ils farfouillèrent dans les publications spécialisées et s'échangèrent leurs rares trouvailles. Arthur élargit ses recherches à l'histoire et aux lettres, longtemps ses matières de prédilection. Il en ressortit bredouille. Après Cléopâtre qui, consciente du rôle du ver de terre pour fertiliser la vallée du Nil, lui octroya un statut semi-divin, les rois du monde lui préférèrent l'aigle, le lion, l'abeille ou la salamandre. Quant aux écrivains, ils ne semblaient guère plus intéressés. Même l'alexandrin que lui offrit Victor Hugo, en donnant une vie littéraire à un « ver de terre amoureux d'une étoile », n'était guère flatteur. Le ver de terre désignait

Ruy Blas, l'obscur valet ; tandis que l'étoile figurait, bien sûr, la reine d'Espagne. Il fallait vraiment un écrivain romantique pour préférer un astre mort à la source de toute vie.

Arthur et Kevin partageaient le sentiment rare de découvrir un domaine de recherche quasi vierge. Ainsi se forgea vite entre eux une complicité d'explorateurs. Ils se jurèrent solennellement de ne jamais abandonner les vers de terre. De leur consacrer, d'une manière ou d'une autre, leur carrière et leur vie.

Les deux garçons prirent l'habitude de s'enfuir ensemble le soir de leurs mornes turnes de la Maison des ingénieurs agronomes pour aller prendre une bière sur la terrasse de l'école, au dernier étage du bâtiment principal. Ils passaient les espaces réservés aux maigrichons potagers urbains et s'accouaient à la rambarde. De là, ils devinaient les bois qui jouxtaient une vieille abbaye bénédictine ayant miraculeusement survécu à la périurbanisation de l'Essonne. La masse sombre de la forêt était barrée devant eux par les rails suspendus du futur métro du Grand Paris Express, et auréolée au loin par le halo lumineux de la ville. La nature en sursis les invitait à philosopher. Ils ne refaisaient pas le monde, comme les générations précédentes. Ils le regardaient se défaire et tentaient de se trouver un rôle dans l'effondrement à venir.

Arthur dissertait ainsi sur les fléaux de l'abondance avec ce faux désespoir de la vingtaine, quand on peut s'amuser à ne croire à rien parce qu'on croit encore en soi-même. Enfant unique, habitué depuis toujours aux monologues solitaires, il avait enfin trouvé un public. Debout dans la nuit, le visage éclairé en contre-plongée par les spots du plancher, il fustigeait le productivisme, condamnait la multiplication infinie de nos besoins et prônait la sobriété en tout. Pour décrire le monde d'aujourd'hui, Arthur récitait les chiffres de Jean-Marc Jancovici dit « Janco », l'ingénieur idolâtré par toute

Les autres partirent, sauf Louis qui s'immobilisa à quelques mètres de là, les mains dans les poches, le regard levé vers le ciel brouillasseux. Kevin s'agenouilla devant la tige qui semblait si fragile avec sa feuille ridicule. Il imagina comment Arthur allait grandir, année après année, cerne après cerne. Ses bourgeons. Ses fleurs, chatons pendouillant pour les mâles, pistils rougeâtres pour les femelles. Ses glands comme des douilles sur le sol à l'automne. Ses premières branches, partant à l'horizontale dans ce champ sans ombre. Son écorce d'abord lisse puis ridée, fissurée, craquelée. Ses nœuds dans le tronc comme des yeux d'aveugle. Ses hôtes remuant nuit et jour, araignées, fourmis, abeilles, chenilles, écureuils, grimpereaux, geais, rouges-gorges, plus nombreux que les habitants de la plus longue des barres d'immeuble. Son tronc devenu assez épais pour l'enlacer à pleins bras. Ses ramures ombreuses sous lesquelles on pourrait somnoler. Sa transpiration rafraîchissante les jours d'été. Ses fourches pour aller tester la lumière de tous côtés, comme si l'arbre était fait de mille arbres, poussés par boutures successives. Ses branches se redressant vers le ciel pour éviter de faire de l'ombre à celles du dessous. Et enfin sa couronne d'adulte, une houppette parfaitement arrondie, chaloupée par le vent à plusieurs dizaines de mètres du sol.

Relié au monde par les ondes et la lumière, Arthur connaîtra ainsi, par bribes, les mutations d'*Homo sapiens*. Passeront tour à tour à ses pieds les guerriers surarmés protégeant l'eau et le grain, les errants faméliques sevrés de carbone, les druides néopaïens adorant Gaïa, les enfants aux grands yeux et aux pieds plats jouant dans la paix du village, les Minotaures et les centaures mêlant la bête et l'homme.

Un jour, vieux et grinçant, il sera déraciné par un coup de vent trop nerveux. Il chutera d'un coup dans un bruit de tonnerre. Ses branches fracassées s'emmêleront au sol comme une chevelure

dénouée. Son corps usé et troué se décomposera lentement, très lentement, pendant des siècles. Il perdra ses rameaux et son écorce. Il se couvrira d'essaims d'abeilles, de mousse luisante et de champignons meringués. Il offrira refuge et nourriture à des milliards de milliards d'insectes. Puis il redeviendra humus.

Enfin, Arthur avait bien réussi son coup. Il avait fait sa révolution à lui.

— Il va pleuvoir, dit Louis. C'est une chance. Même pas besoin d'arroser.